

TROIS ÉCRIVAINS DEVANT LE MAL: J. GREEN, G. BERNANOS, F. MAURIAC

Rodica STOICESCU*

Unde malum?, se demandait saint Augustin. "D'où vient le Mal?" et "Qu'est-ce que le Mal?" se sont demandés le long d'une vie et d'une œuvre ces trois écrivains auxquels la critique a collé l'étiquette "catholiques".

Mais quel est le lot de l'écrivain catholique? Que doit-il peindre? Ou, pour trancher dans le vif: la religion impose-t-elle des limites, des sujets tabous à l'écrivain chrétien? Mauriac est le premier à reconnaître que son éducation religieuse a barré en quelque sorte sa disposition naturelle à devenir un peintre fidèle de la nature humaine. "Il reste que, avoue-t-il, toute ma vie, j'ai pris la religion au sérieux et qu'elle aura été pour l'écrivain, pour le romancier, une perpétuelle gêne. Je suis seul à connaître, seul à pouvoir mesurer les sacrifices que je lui ai faits. Il n'y paraît guère, dira-t-on. C'est pourtant vrai que si je n'avais été chrétien, nul n'aurait su mieux que moi peindre l'aspect physique des passions humaines."¹

Néanmoins, Mauriac ne cède pas à la tentation d'une littérature édifiante. Pour lui, la littérature n'est pas "une recette pour s'enchanter ou pour s'émouvoir, ni une musique qui délivre."² Si elle a une raison d'être, c'est d'appréhender l'authenticité de la condition humaine, c'est-à-dire son tragique. Dans la vision mauriacienne, l'écrivain doit arracher l'homme à une condition communément perçue, détachée de sa singularité douloureuse, pour le plonger dans la réalité incontournable du Mal. L'éviction de la littérature du tragique humain témoigne, pour Mauriac soit de l'hypocrisie, soit d'une attitude utopique devant ce "scandale" qu'est la présence du Mal dans le monde. "Mais, dit-il, la préférence que la plupart [des critiques] éprouvent pour une littérature d'embellissement du réel, d'évasion hors du réel, ne doit pas les rendre injustes à l'égard des écrivains

dont la vocation est, au contraire, la science de l'homme. Rien de plus légitime, certes, que de se refuser à les suivre dans leur recherche. En revanche, nous n'acceptons pas l'hypocrite: «La vie n'est pas si noire...» de ces tristes humains dont, souvent, la seule approche, même quand nous ne connaissons rien d'eux, nous révèle le nom de l'enfer qu'ils habitent."³

Même plus que Mauriac, Julien Green ne cherche pas à assujettir son art à sa foi. "Il n'y a jamais que deux types d'humanité, écrit-il dans son *Journal*, que j'aie vraiment bien compris, c'est le mystique et le débauché, parce que tous deux volent aux extrêmes et cherchent, l'un et l'autre, à sa manière, l'absolu."

Quant à Bernanos, le rejet de la doctrine est formel. "Les docteurs et leurs casuistiques, dit-il, ne m'intéressent pas plus qu'ils n'intéressaient Jeanne d'Arc: je suis trop bête pour les comprendre, je n'ai pas d'autres livres à emporter dans l'autre monde que mon catéchisme et l'histoire de ma nation"⁴. Bernanos se veut moins "romancier catholique" que "catholique" tout court qui fait métier d'écrire des romans. Le romancier a tout à perdre, pense-t-il, en écartant de son œuvre le diable et Dieu. Impossible d'explorer le cœur de l'homme, l'univers des passions sans affronter le péché et Satan.

Mais quelle est la vision du Mal de ces trois écrivains? Avant de répondre à cette question il faut préciser que c'est le mal a-moral, le mal présent dans un monde sans Dieu que nous essaierons de surprendre dans leur œuvre.

L'expérience que l'homme possède sur lui-même est une expérience de la "non-perfection". Il est né, affirme Jean Guitton, avant d'avoir obtenu son plein développement. L'homme est marqué par un inachèvement ontologique, une différence substantielle entre la connaissance et l'action. Par la pensée, je suis tout, se dit-il. Et l'univers est une partie de ce tout. Mais il y a un divorce crucial et crucifiant entre ce que

* *Chargée de cours, Département des langues romanes, A.S.E. Bucarest.*

¹ F. Mauriac, *Le Jeudi saint*, Œuvres complètes VII, Paris, Grasset - Fayard, 1950 - 1956, pp. II, III

² F. Mauriac, *Mes grands hommes*, Œuvres complètes VII, op.cit., p. 418

³ F. Mauriac, *Journal de l'occupation*, Œuvres complètes XI, Paris, Grasset - Fayard, 1950 - 1956, p. 33

⁴ G. Bernanos, *La France ne mourra pas seule*, citée par M. Estève, Bernanos, Hachette, Paris, 1981, p. 295

je pense et ce que je suis. Je pense tout, je ne puis presque rien. Devant le drame de l'écart dû à sa condition d'existant dans le monde, l'homme réagit de deux manières différentes.

Ou bien, il demeure sur le plan horizontal de l'existence, enveloppé dans le mythe présent dans la pensée moderne qui laisse croire que par la raison et la technique l'homme pourrait devenir maître aussi bien de lui-même que de la nature. Ou bien, il se place sur le plan vertical de l'existence en adoptant une attitude religieuse caractérisée par l'espérance, l'attente d'un accord de la pensée avec l'être et avec l'Être.

C'est sur le plan horizontal de l'existence humaine, à son niveau le plus bas, que l'être est réduit à un existant brut, sans détermination morale ou religieuse. L'homme, dit Kierkegaard, est immédiatement ce qu'il est. Il se caractérise par l'adage : "Je crois, je suis sûr". Présent dans l'œuvre des trois écrivains, le thème de ce que Gabriel Marcel appelle l'**habitude quotidienne**, est l'une des manifestations les plus sournoises du Mal. Sous l'apparence de la banalité inoffensive, l'**habitude quotidienne** est un masque séduisant d'évidences qui s'imposent comme l'univers du tout naturel. Par habitude, on accomplit toujours les mêmes gestes, toujours à la même heure pour se créer une espèce de réalité où la fuite du temps semble arrêtée, figée dans la routine. On se sent protégé contre l'écoulement du temps, contre la mort. Avec sa familiarité rassurante, l'habitude quotidienne bouche de toutes parts le mystère de l'être. "La vie quotidienne, écrit Julien Green, est l'espèce d'enchantement que produit la répétition des actes qui fait qu'un jour ressemble exactement à un autre. On en vient à croire que le temps s'arrête et que cela ne finira jamais. Monsieur est servi. Monsieur est servi. Monsieur est mort. Il y aura tout à coup cette variante"⁵.

Chez Mauriac, le **thème de la banalité**, propre au monde du "socius", recoupe le **thème de l'habitude quotidienne**. Le "socius" que Paul Ricœur oppose au "prochain", l'homme de la rencontre immédiate, est "celui que j'atteins à travers sa fonction sociale." Il est l'habitant d'un "monde sans prochain, le monde déshumanisé des relations abstraites, anonymes, lointaines."⁶

Monde raisonnable par excellence, le monde du "socius" où l'homme tente de mener son existence, réprime le droit à l'initiative personnelle, d'avoir ses propres opinions en tant que personne dont le statut

soit clairement défini par le "je". La "personne-substance" se dégrade en individu impersonnel "à l'état parcellaire du On", dispersé dans la masse des humains. Le "On", remarque Gabriel Marcel, modalité inauthentique de l'être, est le véritable contraire de la personne. Il peut instaurer sa dictature dans un monde composé d'êtres indistincts en imposant ses règles de vie fondées sur un rigorisme qui se propose d'effacer toute particularité individuelle. En pratiquant le culte de la banalité moyenne, de la simplification appauvrissante de la teneur ontologique de l'être, la "**dictature du On**"⁷ pousse les personnages mauriaciens dans le nivellement du conformisme anonyme: "*Comment avait été sa mère au couvent? Quelle jeune fille avait-elle été? Sans doute, la rigueur de l'éducation et des usages l'avait faite pareille à toutes ses compagnes, à toutes les femmes vivantes de sa famille et à toutes celles qui s'étaient ennuyées avant elle dans ces tristes petites villes.*"⁸

La "planète Mauriac" est un micro-univers peuplé d'êtres groupés dans une représentation collective. Il ne s'agit pas uniquement des femmes qui, ne connaissant que la loi de l'espèce, "*aspirent à perdre toute existence individuelle*".⁹ Les enfants aussi sont présentés "quantitativement", de manière indifférenciée, souche des futurs adultes qui ne trouveront jamais leur identité dans la masse anonyme du "on": "*Sous la suspension, la table réunissait Mme Courrèges mère, sa bru Lucie Courrèges, le jeune ménage et quatre petites filles un peu roussottes comme Gaston Basque; mêmes robes, mêmes cheveux, mêmes taches de son, elles étaient serrées telles que des oiseaux apprivoisés sur un bâton...*"¹⁰

De cet espace de la quantité et de la qualité égales, uniformes, représentation collective des idéaux communs dans des gestes communs, espace de l'existence pâteuse où les destinées particulières s'affaissent sous le poids de la banalité, surgit le "**spectre du Même**". "**L'absence d'altérité, remarque Jean Baudrillard, secrète cette autre altérité, insaisissable, cette altérité absolue qu'est le virus.**"¹¹ Il s'agit d'une sorte de "**pathologie de la ressemblance**" qui se manifeste chez Mauriac dans la

⁷ Jean Beaufret, *Introduction aux philosophies de l'existence*, Paris, Denoël / Gouthier, 1974, p. 27

⁸ F. Mauriac, *Destins*, Œuvres théâtrales et romanesques complètes, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1978 - 1985, t. II, p. 199

⁹ F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, Œuvres théâtrales et romanesques complètes, op.cit., t. II, p. 97

¹⁰ F. Mauriac, *Le Désert de l'amour*, Œuvres théâtrales et romanesques complètes, t. I, pp. 744 - 745

¹¹ J. Baudrillard, *La Transparence du Mal*, Paris, Éditions Galilée, 1990, p. 72

⁵ J. Green, *Journal*, 1928 - 1958, Paris, Plon, 1961, p. 1117

⁶ P. Ricœur, *Histoire et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1955, p. 103)

métaphore de l'eau noire qui neutralise toute tentative d'altérité. Si jamais un caractère fort résiste à la viralité du Même, le monde du "socius" trouve le remède pour l'éliminer: il fait le silence: "Regardez, me disait-il, cette immense et uniforme surface de gel où toutes les âmes ici sont prises; parfois une crevasse découvre l'eau noire: quelqu'un s'est débattu, a disparu; la croûte se réforme... car chacun, ici comme ailleurs, naît avec sa loi propre; ici comme ailleurs, chaque destinée est particulière; et pourtant il faut se soumettre à ce morne destin commun; quelques-uns résistent: d'où ces drames sur lesquels les familles font silence. Comme on dit ici: «Il faut faire le silence...»"¹²

Ce "virus" ou "microbe" – "**forme cachée qui altère tout et avec laquelle il n'y a ni négociation ni réconciliation possible**"¹³ annonce le nom d'une maladie mortelle selon Mauriac, qui dissémine dans l'être les structures du monde du "socius", texture psychique obstruant la voie vers le spirituel. C'est la **médiocrité**, pathologie des êtres simples qui expulsent de leur existence tout élément contradictoire susceptible de dérégler leur vie linéaire. L'être atteint de cette affection est enfoncé de la tête aux pieds, comme le dit Pascal, "**in medias res**", objet parmi les objets du monde du "socius", frappé de la même inertie que la matière chosifiée, incapable donc de l'initiative du vouloir et de la libre option, inapte à discerner les valeurs, à se vouer à un idéal.

L'homme atteint du virus de la médiocrité s'engage sur "**le chemin à consommation courante**" (Reiner Schürmann), au bout duquel il trouve ce que Grimaldi appelle "**la liberté heureuse**" due à l'accoutumance à la médiocrité du monde du "socius". C'est l'idéal vers lequel aspire, inconsciemment, l'être médiocre des romans de J. Green, idéal qui réunit "**l'être de la volonté avec le néant de son propre objet dans l'habitude**".¹⁴ Symbole de la liberté déchue, "**la liberté de l'habitude**" donne l'illusion à l'homme qu'il lui est possible de réaliser la réconciliation originelle avec lui-même ayant son chez soi dans ce qu'il est. Et ce qu'il est c'est un faisceau d'habitudes quotidiennes qui – et nous reprenons les mots de Ricœur – en moulant sa vie dans une forme immobile, en fixant ses goûts et ses aptitudes, en refermant l'éventail des possibles rétrécissent son champ de disponibilité. "*Assurément il était heureux, sa vie était des plus simples, mais elle était faite d'habitudes qu'il avait prises les unes après les autres comme on choisit des*

fleurs, des cailloux rares au cours d'une longue promenade, et il les chérissait de tout son cœur. Le tour quotidien à travers la ville, l'arrivée des journaux le soir, l'heure des repas, autant de moments agréables pour cet homme qui semblait ne jamais devoir quitter ce monde, tant il mettait de joie et d'énergie à y tenir sa place."¹⁵

L'**habitude** est pourvoyeuse d'une quiétude qui plonge la conscience dans une sorte de somnambulisme. En elle, pense Grimaldi, "**se manifeste une temporalité étale, répétitive, conservatrice et pacifiée**".¹⁶ La vie des personnages mauriaciens s'écoule dans une succession temporelle qui mime le devenir, présent éternel de l'habitude journalière où "**la conscience**, dit toujours Grimaldi, **ne cesse d'ausculter la chair du présent, s'efforçant d'y discerner, comme en un souffle, le moindre signe par lequel peut-être quelque avenir s'annonce**".¹⁷ Mais de cet avenir, le héros mauriacien n'attend pas un changement qualitatif de sa vie, résigné comme il est dans sa "**liberté heureuse**". L'avenir n'est que la répétition quantitative du présent matérialisé dans les structures psychiques de l'**habitude**: "*La vie d'Élisabeth se confondit avec les saisons. La pluie, la neige, la gelée, le soleil, devinrent ses ennemis ou ses complices, selon qu'ils nuisaient ou qu'ils aidaient à sa fortune. Son corps lui annonçait longtemps à l'avance, par des douleurs, les changements du temps.*"¹⁸

L'**habitude quotidienne** obnubile la conscience qui ne peut saisir ni la valeur de l'existence humaine en général ni sa propre valeur dans le Monde. Elle appauvrit le langage de sa dimension symbolique, en le dégradant dans un usage exclusivement pragmatique; elle imprime à l'homme une attitude mentale stéréotypée qui conduit inévitablement à la médiocrité existentielle exprimée par le **bavardage**. En tant qu'être médiocre, les héros de Mauriac pratiquent le bavardage non pas dans le sens que l'usage courant donne à ce mot, ni dans l'acception donnée par Heidegger: "**mot qui résume l'attitude à l'égard de la mort**"¹⁹ mais dans celle que Mauriac lui-même lui confère: **le bavardage comme attitude de l'homme devant la vie**. Le bavardage est évident non seulement dans des figures figées: répétitions, mots vides de sens, phrases toutes faites, etc., mais aussi dans des expressions non verbales comme les gestes, l'intonation qui éliminent la possibilité d'un accent

¹² F. Mauriac, *Thérèse Desqueyroux*, op.cit., pp. 61 - 62.

¹³ J. Baudrillard, op. cit., p. 168

¹⁴ N. Grimaldi, *Ontologie du temps*, Paris, P.U.F., 1993, p. 201

¹⁵ J. Green, *Adrienne Mesurat*, Paris, Ed. du Seuil, 1986, p. 43

¹⁶ N. Grimaldi, *Le Désir et le temps*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1992, p. 149

¹⁷ N. Grimaldi, *Ontologie du temps*, op.cit., 1993, p. 38

¹⁸ F. Mauriac, *Destins*, op.cit., p. 209

¹⁹ E. Lévinas, *La mort et le temps*, Paris, Grasset, 1993, p. 42

étrange à même de dévoiler la trace, fût-elle ténue, d'une inquiétude spirituelle. Les idées y vont de soi et les êtres mauriaciens, contents de leur "**liberté heureuse**" refusent de mettre en doute leurs certitudes fondées sur l'habitude: "*Non, il ne trouvait pas d'autre mot. Comme beaucoup de gens qui se croient fort au-dessus du commun, il ne disposait que d'un vocabulaire très pauvre, et suppléait à cette indigence par l'image, par le cliché, par l'accent et la gesticulation.*"²⁰

Le bavardage est aussi un remède contre l'**ennui**, une autre manifestation du Mal dans le monde du "socius". L'ennui, en tant qu'expérience existentielle, n'est pas ce sentiment empirique, fragmenté dans d'innombrables ennuis quotidiens, mais celui d'une existence figée dans un présent sans avenir, un présent absurde, contraire à la vie qui est, dit Grimaldi, "**par essence changement ou promesse de changement. Tout se passe comme si l'ennui rassemblait contre nous des forces si supérieures aux nôtres qu'elles rendent vains tous nos efforts et bientôt impossibles la moindre initiative, le moindre geste, le moindre mouvement: comme dans un marais où nous nous enlisons, comme un insecte pris dans la toile d'une araignée, comme si nous tentions mais inutilement de retenir la masse qui nous écrase, l'ennui nous réduit à merci: parce que tout à-venir est donc pour nous déjà venu, notre seul possible est désormais l'impossible. Sans être encore morts, déjà nous ne vivons plus.**"²¹

Dans la tradition de Schopenhauer, l'**ennui** est une maladie du temps et en même temps une maladie de la conscience. Bizarrement, l'altérité de la maladie fissure la conscience autistique qui "se voit", avec une "paralysante lucidité", impuissante à s'évader du vide de sa solitude, condamnée à vivre dans un "**temps-cadavre**". S'ennuyer, dit toujours Grimaldi, c'est "**avoir conscience que nous durons en un temps où tout devenir est pour nous aboli. C'est avoir conscience de ce temps pur, de ce temps sans devenir, où nous assistons vivants à la suspension même de notre vie.**"²²

L'ennui, en tant que maladie existentielle dans l'œuvre de Mauriac, supprime la connexion de l'homme à la tension temporelle manifestée dans l'attente. Le temps non contaminé par l'ennui, affirme Grimaldi, est "**une tension du possible vers le réel et du réel vers le**

possible"²³, un va-et-vient incessant du présent vers l'avenir et c'est de cette projection concentrée, du présent vers l'avenir, que le présent acquiert une signification. Or, replié sur lui-même et déconnecté du temps, l'homme n'a plus rien à attendre. Il se rend compte que le présent dans lequel il vit, sans aucune perspective d'avenir, le replonge dans le vide du non-être: "*... non qu'elle souffrît, mais elle s'ennuyait. Son existence, qu'elle avait toujours jugée si remplie, qu'elle lui paraissait vide! Elle qui avait coutume de répéter qu'elle ne savait où donner de la tête s'étonnait de n'avoir, tout d'un coup, plus rien à faire.*"²⁴

Si l'on compare la vision sur l'ennui de Mauriac avec celle de Julien Green ou de Bernanos, on est surpris de constater, parmi tant de points de rencontre, une différence essentielle. Influencés par le pessimisme radical de Schopenhauer dont les traces se retrouvent incontestablement aussi bien dans l'œuvre mauriacienne, Green et Bernanos font de l'ennui la condition de l'existence humaine. "*L'ennui, écrit Bernanos, est la véritable condition de l'homme... [C'est] un désespoir avorté, une forme torpide du désespoir, qui est sans doute comme la fermentation d'un christianisme décomposé.*"²⁵ On n'est pas tellement loin de Pascal dont l'allusion au Serpent mythique fait de l'ennui l'expression du mal radical qui "**ne laisserait pas de sortir au fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.**"²⁶

Pour Pascal, comme pour Bernanos, l'origine de l'ennui est au-delà de l'incarnation, dans un temps mythique qui, pour l'être incarné, est justement absence de temps. Raisonnablement, l'**ennui** n'est pas explicable. Il reste un mystère dont on constate les effets sans pouvoir en déceler les causes. L'homme, écrit Pascal, "**s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion.**"²⁷ L'homme ne serait donc pas responsable de sa présence dans le Monde comme conscience ennuyée.

Julien Green voit lui aussi dans l'**ennui existentiel**, l'ennui pur sans aucune détermination objective. Il en esquisse une définition étayée sur la description de ses effets qui coïncident avec les causes. "*L'ennui à l'état pur (...), écrit-il dans son Journal. Il faudrait pouvoir le définir. C'est sans doute la présence du néant (...)* le

²³ Ibid., p.54

²⁴ F. Mauriac, *Destins*, op.cit., p. 189

²⁵ G. Bernanos, *Journal d'un curé de campagne*, Œuvres romanesques, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Plon, Seuil, Gallimard, 1961 p.1032

²⁶ Pascal, *Pensées et opuscules*, Paris, Classique Hachette, 1976, p. 394

²⁷ Ibid., p. 394

²⁰ F. Mauriac, *La Pharissienne*, Œuvres théâtrales et romanesques complètes, t. III, p. 731

²¹ N. Grimaldi, *Ontologie du temps*, op.cit., p. 66

²² Ibid., p. 67

rien épouvantable qui nous cerne et que nous nous cachons à nous-mêmes avec des paroles, des lectures, des plaisirs de toutes sortes. Si cela durait, on mourrait je pense. (...) Cela n'a rien à faire avec l'ennui banal des gens qui ne savent que faire de leur temps. On peut être très occupé et avoir conscience de la présence redoutable.¹²⁸

Quant aux effets de l'ennui, Mauriac est plus proche de Green que de Bernanos. Le même sentiment de l'absence de la vie à l'intérieur de la vie, la même sensation du néant qui remplit une existence pour laquelle passé et avenir sont engouffrés dans le présent vide: "Elle était un peu humiliée de n'avoir à revenir sur rien. Sa vie ressemblait à une page blanche sur laquelle un maître inconnu aurait écrit en travers, d'une écriture irritée: néant."¹²⁹

L'ennui chez Bernanos, remarque Georges Poulet, est un phénomène de désagrégation lente à laquelle est condamnée, irrémédiablement l'espèce humaine. "Car, comme le dit l'écrivain lui-même, si notre espèce doit périr, elle périra de dégoût, d'ennui. La personne humaine aura été lentement rongée, comme une poutre par ces champignons invisibles qui, en quelques semaines, font d'une pièce de chêne une matière spongieuse que le doigt crève sans efforts."¹³⁰ Ce qui pour Bernanos est une maladie mortelle de l'espèce, pour Mauriac n'est qu'une hypostase possible de l'individu.

Cette dissolution psychologique, cette liquéfaction dont parle Bernanos n'épargne même pas les saints: "Supposez qu'une sainteté ait quelque faille, quelque fissure par où glisse l'ennui... La sainteté peu à peu empoisonnée, pourrie, liquéfiée par l'ennui..."¹³¹ Mais si pour Green et Bernanos l'ennui se régénère lui-même étant sa propre cause, marquant de son sceau mortel tout être incarné, chez Mauriac il a ses racines dans la conscience narcissique résultant du refus de l'homme de s'ouvrir à l'Autre. Paradoxalement, il devient indisponible non seulement pour les autres mais pour lui-même aussi. "L'isolement absolu du moi, dit Berdiaev, la suspension de tout contact avec autrui, avec un toi équivaldrait à la destruction du moi par soi. Il cesse d'exister quand, à l'intérieur de sa propre existence, ne lui est pas donnée l'existence d'un autre moi, d'un toi."¹³² La conscience ennuyée

est une conscience autistique.

L'impossibilité d'une vraie communication, une autre manifestation redoutable du Mal qui altère l'essence de l'être, est un thème commun aux trois écrivains. Julien Green insiste sur le désir de l'homme d'établir avec l'Autre une communication authentique par l'intermédiaire de la parole. Il cherche donc cette parole qui conserve les réminiscences du Logos et qui, en se faisant discours pourrait réduire le décalage entre les interlocuteurs. Mais, écrit-il dans son *Journal*, "l'être humain est séparé du reste de l'humanité par une barrière qui presque jamais ne s'abat. C'est le drame de chacun de nous. Les mots nous trahissent honteusement. Nous voudrions parler et personne n'est là pour nous entendre, quand même nous parlerions à vingt personnes tous les jours."¹³³

Dans les romans de Green, les personnages sont séparés par un fossé des autres humains. Le seul sentiment qu'ils éprouvent est l'indifférence. L'indifférence à l'égard d'eux-mêmes, l'indifférence des autres, l'indifférence du Monde: "Elle éprouva brusquement un sentiment jusqu'alors inconnu: l'indifférence complète de tout à l'égard de ce qui se passait en elle, l'indifférence de cette église et de cette place à sa douleur, l'indifférence de millions de gens à son sort. Son cœur se serra à la pensée de sa solitude"¹³⁴.

Ce qui frappe dans le texte mauriacien est la conscience brutale qu'ont les personnages de la dimension strictement horizontale où s'inscrit leur discours et celui des autres, incapable de traduire autre chose que le vide d'une communication mécanique qui se referme sur l'information quotidienne, miroir fidèle de l'objectivité du monde de l'"on", hostile à toute ouverture spirituelle. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'une amorce de dialogue a lieu entre un personnage et l'Autre, prisonniers du champs clos des relations sociales à l'intérieur duquel les zones de sens sont strictement délimitées, empêchant l'aller-retour incessant et indispensable entre les interlocuteurs. "La communication, remarque Jean-Louis Harter, est donc cet équilibre constant entre la fermeture que constitue l'acte de compréhension, et l'ouverture qui permet au dialogue de se perpétuer et de s'enrichir continuellement."¹³⁵

Les personnages mauriaciens ne disposent pas d'une ouverture suffisante pour établir le contact avec l'Autre. Pour eux, la parole est vide de tout sens qui

¹²⁸ J. Green, *Journal*, op.cit., pp. 1101 - 1102

¹²⁹ F. Mauriac, *Les Chemins de la mer*, Œuvres théâtrales et romanesques complètes, t. III, p. 669

¹³⁰ Cité par G. Poulet, *Études sur le temps humain*, Paris, Éditions du Rocher, 1952, t. III, p. 52

¹³¹ G. Bernanos, *Un mauvais rêve*, op.cit., p. 910

¹³² Berdiaev, *5 méditations sur l'existence*, Paris, Aubier - Montaigne, 1936, p. 96

¹³³ J. Green, *Journal*, op.cit., p. 400

¹³⁴ J. Green, *Adrienne Mesurat*, op.cit., p. 216

¹³⁵ J.-L. Harter, *Le jeu des mots*, in *Les mots, le langage dans la littérature des XIX^e et XX^e siècles*, L'Âge nouveau, Paris, Carbonnel Imprimeur/Éditeur, Paris, 1987, p. 184

pourrait placer le discours sur une trajectoire verticale en rendant possible la communication authentique. Parler et faire parler est un acte inutile tant que les mots véhiculent des sens étrangers à l'être: "Le Doyen insistait: «Fais-le parler!» – Je vous répète qu'il ne me dira rien. D'ailleurs personne ne dit rien à personne. Je me demande s'il y a des milieux où les gens s'expliquent par demandes et réponses comme dans les romans, comme au théâtre... – Qu'est-ce que tu vas chercher? Que faisons-nous d'autre toute la journée? Que faisons-nous en ce moment? – C'est vrai, monsieur le curé, mais une amorce de conversation comme celle-ci, combien en avons-nous eues, vous et moi? Entre maman et moi, je ne me souviens pas qu'il y ait jamais rien eu d'autre que des jugements passe-partout, très souvent en patois, car ils servent aussi pour les métayers, pour les domestiques. Peut-être est-on séparé par l'âge ou par la différence sociale au point qu'il n'existe pas de langage commun..."¹³⁶

La parole ne jette aucun pont entre le personnage et l'Autre. L'absence de rencontre dans une signification quelconque rend leur dialogue impossible: "De quoi fallait-il lui parler? Son angoisse disparue, Marcel ne trouvait plus rien en lui qui eût trait à cette femme. Ils ne savaient que se dire l'un à l'autre."¹³⁷

Bernanos remarque lui-aussi que "c'est une des plus incompréhensibles disgrâces de l'homme qu'il doive confier ce qu'il a de plus précieux à quelque chose d'aussi instable, d'aussi plastique, hélas! que les mots..."¹³⁸ Chez lui, tout comme chez Mauriac d'ailleurs, la curiosité, remplace la vraie communication. Mais, à la différence de Mauriac, la curiosité a pour Bernanos un contenu théologique indéniable. Comme le remarque Michel Estève, elle est recherche inverse d'absolu, désir d'effraction des consciences: "La curiosité me dévore, dit M. Ouine au moment de sa mort. A ce moment elle creuse et ronge le peu qui me reste. Telle est ma faim."¹³⁹

Le monde décrit par Mauriac n'a pas la "curiosité sacrilège" d'un Monsieur Ouine. La curiosité de ses personnages est une curiosité banale, vulgaire, mais elle ne manque pas de consistance. Le monde du "socius" s'en nourrit, il en fait même son menu de choix. Bien que sans réverbération métaphysique, son effet destructeur sur le plan de l'existence concrète n'est pas moins évident chez Mauriac qui l'incarne dans un personnage grotesque qui "aspire" tous les

potins d'une bourgade pour les rendre ensuite aux intéressés: "Mme Vignotte, dont la bouche dévastée aspirait les lèvres et les joues, et qui n'était plus qu'un énorme bec chaussé de besicles sous les faux bandeaux d'un noir luisant, ne revenait jamais de chez les fournisseurs sans faire à Mme Brigitte des rapports où les attaques de front étaient rares mais non les sous-entendus ni les rires étouffés."¹⁴⁰

Le monde du "socius", tout ce "monde d'infiniment petits", de "vanités minuscules"¹⁴¹ est strictement délimité chez Mauriac. Nul recoin n'échappe à la curiosité insatiable du personnage-spectateur: "Le bourg était le domaine de la vieille, mais au père Vignotte appartenaient les bois et les champs qu'il dominait de sa carriole perchée sur de hautes roues, dans ses randonnées de métairie en métairie. Que de couples qui se croyaient bien cachés, à l'heure la plus brûlante ou au crépuscule, furent découverts par son œil d'épervier!"¹⁴²

La curiosité de certains personnages de Mauriac n'a rien non plus de la gratuité spirituelle, de cette impatience du héros bernanosien qui, comme le remarque Hans Urs von Balthasar, "brûle de posséder dès à présent, comme un fruit défendu, une vision que seule peut accorder la grâce divine."¹⁴³

Elle s'inscrit dans l'ordre plus prosaïque des valeurs de l'avoir qui rapportent. Pour en obtenir le meilleur profit il faut l'organiser "scientifiquement", bénéficier d'un réseau de relations grâce auquel la victime n'ait pas de chances de préserver, à l'abri de la curiosité du Monde, une partie, fût-elle minime, de sa vie privée. Le spectacle devient interactif, les spectateurs ayant parfois le rôle principal dans le déroulement du drame: "Comme elle couchait avec son téléphone, tous les potins de la ville, en l'étroit espace de sa chambre, ainsi qu'en un central téléphonique, affluaient. Elle était à même de confronter les versions diverses du drame de l'adultère ou de l'homosexualité. Elle avait inventé l'exégèse du potin et appliquait à la médisance des procédés scientifiques. D'ailleurs, prudente, discrète même, détentrice de secrets graves, armée jusqu'aux dents, ne déchirant aucune lettre, paperassière, habile à classer des fiches, menaçante, elle se faisait craindre de ceux dont elle n'avait pu éviter la haine."¹⁴⁴

¹³⁶ F. Mauriac, *Un adolescent d'autrefois*, Œuvres théâtrales et romanesques complètes, t. IV, p. 684

¹³⁷ F. Mauriac, *Ce qui était perdu*, Œuvres théâtrales et romanesques complètes, t. II, p. 330

¹³⁸ Cité par J.-L. Harter, op.cit., p. 186

¹³⁹ G. Bernanos, *Monsieur Ouine*, op.cit., p.155

¹⁴⁰ F. Mauriac, *La Pharisienne*, op.cit., p. 765 - 766

¹⁴¹ F. Mauriac, *Préséances*, Œuvres théâtrales et romanesques complètes, t. I, p. 348

¹⁴² F. Mauriac, *La Pharisienne*, op.cit., p.766

¹⁴³ Hans Urs von Balthasar, *Le Chrétien Bernanos*, Paris, Seuil, 1957, p. 108

¹⁴⁴ F. Mauriac, *La Chair et le sang*, Œuvres théâtrales et romanesques complètes, t. I, pp. 290 -291

On pourrait dire que le personnage mauriacien se refuse à la transparence car il a quelque chose qui n'appartient qu'à lui et qu'il ne veut pas livrer à la curiosité des autres. Et c'est vrai, dans la mesure où cette "transparence opaque" dont il pressent l'inauthenticité n'a rien à voir avec la transparence des saints, résultat de leur contact avec le surnaturel. *"Combien les saints se font transparents! s'étonne une héroïne de Bernanos. Et moi, je suis opaque, voilà le mal. Je réfléchis un peu de clarté, quelquefois, chichement, pauvrement... Il faudrait n'être que du cristal, une eau pure. Il faudrait qu'on vit Dieu à travers."*⁴⁵

Loin d'atteindre le degré de spiritualité de l'héroïne de Bernanos, le personnage mauriacien qui ne connaît d'autre réalité que celle objectivée dans le monde du "socius", a pourtant l'intuition que ce qu'il veut préserver à tout prix de la curiosité du Monde est le noyau de son identité personnelle. Cette intuition deviendra certitude dans un autre stade de son existence, au moment de sa rencontre avec Dieu. Pour l'instant, l'habitude, l'ennui, la solitude finissent par créer une sorte de vide autour de l'homme, le vide des jours, le vide des cœurs. En ce sens, les trois écrivains sont très proches de l'expérience pascalienne de la misère de l'homme sans Dieu: **"Rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaires, sans divertissement, sans application. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, sa dépendance, son vide. Incontinent il sortira du fond de son âme l'ennui, la noirceur, la tristesse, le chagrin, le dépit, le désespoir."**⁴⁶

La limite extrême du désespoir est celle de l'"attente intransitive" qui n'est que l'attente de la mort. **"Rien ne nous y attend plus, dit Grimaldi, et nul n'y attend plus rien de nous. Rien ne nous y est plus destiné, ni ne s'y adresse plus à nous."**⁴⁷

C'est le grand défi que la solitude et l'ennui lancent à l'homme: la tentation de succomber à l'inertie totale provoquée par le manque de sentiments, par le vide intérieur. Coupée des êtres et du Monde, la conscience narcissique se trouve sans motivation de vivre devant le néant qui la borde de toutes parts: *"«Ne plus tenir à rien», quel sens prennent ces simples mots, à certaines heures, pour certains êtres! On a ouvert les mains, on a lâché la branche, on ne tient plus à rien."*⁴⁸

De son côté, Green pense que l'homme seul, conscience narcissique tournée uniquement vers elle-même, est livré au désespoir de la solitude: *"Sans cesse occupée d'elle-même, elle avait des crises de désespoir qui la faisaient cruellement souffrir dans sa solitude."*⁴⁹

L'homme sans Dieu, dans la vision mauriacienne, ne peut recevoir aucun secours extérieur à même de le tirer du néant. Crispé sur lui-même, il reste figé dans ce que Gabriel Marcel appelle un "désespoir clos" qui recèle pourtant un certain espoir, celui de la mort. Non pas de la mort qu'on attend car il est absurde d'attendre quelque chose en dehors du temps, mais de la mort qu'on provoque.

Le thème du suicide, manifestation brutale de la maladie de l'être, est présent dans l'œuvre des trois écrivains. Mais comment l'envisagent-ils? Comme acte libre ou comme conséquence de la maladie mortelle du temps? Mauriac ne tranche pas le problème. Ses personnages se sentent livrés au temps et à la mort: *"Dans la lumière terne de cette chambre demeurée la même, la jeune fille malgré ses vingt ans, a le sentiment terrible des années révolues, de la course à l'abîme – de ce que chaque minute tue en nous ..."*⁵⁰

Avec cette vision du temps et donc de l'ennui, Mauriac semble donner raison à Bernanos et en quelque sorte à Sartre pour lequel le néant est "donné au cœur de l'être" Le néant, dit-il, surgit "au sein même de l'être, en son cœur, comme un ver."⁵¹ Le suicide serait alors une manifestation possible et involontaire de la maladie du temps qui contamine l'être incarné dès sa naissance et non un acte volontaire: *"Je ne sais rien de ce que les médecins savent de ce mal, mais je sais ce qu'est un pauvre être qui n'est que le moment d'une race, et dont un arrière-grand-père et un arrière-grand-oncle se sont noyés dans une lagune de la Téchoueyre, peut-être atteints de ce mal que les bergers appellent la pelagre et qui, disent-ils, pousse à se noyer ceux qui en souffrent. Je sais que leur maladie est une maladie comme toutes les maladies dont on a en soi le principe, qui dégage de l'angoisse à dose mortelle, qu'elle constitue le centre même de notre être, depuis notre venue au monde et qu'elle tenait déjà dans notre premier vagissement."*⁵²

Or, que dit Bernanos sur le suicide sinon qu'il est un acte dû à une désagrégation chimique qui échappe à

⁴⁵ G. Bernanos, *La Joie*, op.cit., p. 603

⁴⁶ Pascal, *Pensées*, op.cit., p. 388

⁴⁷ N. Grimaldi, *Ontologie du temps*, op.cit., p. 69

⁴⁸ F. Mauriac, *Les Anges noirs*, Œuvres théâtrales et romanesques complètes, t. III, p. 273

⁴⁹ J. Green, *Mont-Cinère*, Paris, Seuil, 1984, p. 226

⁵⁰ F. Mauriac, *L'Enfant chargé de chaînes*, (Œuvres théâtrales et romanesques complètes, t. I, p. 67

⁵¹ J.-P. Sartre, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1957, p. 57

⁵² F. Mauriac, *Un adolescent d'autrefois*, op.cit., p. 789

l'explication rationnelle. "On croit généralement, écrit-il, que l'acte du suicide est un acte semblable aux autres, c'est-à-dire le dernier maillon d'une longue chaîne de réflexions ou du moins d'images, la conclusion d'un débat suprême entre l'instinct vital et un autre instinct, plus mystérieux, de renoncement, de refus. Il n'en est pas ainsi, cependant. Si l'on excepte certaines formes d'obsession qui ne relève que de l'aliéniste, le geste suicidaire reste un phénomène inexplicable, d'une soudaineté effrayante, qui fait penser à ces décompositions chimiques sur lesquelles la science à la mode, encore balbutiante, ne fournit que des hypothèses absurdes et contradictoires."⁵³

Ce n'est là que l'une des manières possibles d'envisager le suicide. Mauriac, comme Green d'ailleurs, en esquisse aussi une autre. Forme limite de la liberté, le suicide peut devenir un acte libre dans la tragédie de l'être. Lucide, la conscience narcissique voit l'échec de son identification absolue avec son "corps-sujet" et en est déçue. "C'est notre corps peut-être tout entier qui est un mensonge, et la mort seule nous démasquera"⁵⁴, écrit Mauriac à Daniel Guérin.

La tragédie de la conscience narcissique est que son seul "devant-soi" est la mort. La pensée du suicide, inscrite au cœur même de l'ennui, s'y installe sournoisement car sa vie lui semble sans enjeu et elle n'a pas la force de la vouloir autrement. Sartre, en prêtant l'idée à Descartes, pense que le néant existentiel de la conscience narcissique est source de liberté. "Cette possibilité pour la réalité humaine, écrit-il, de sécréter un néant qui l'isole, Descartes après les Stoïciens lui a donné un nom: c'est la liberté."⁵⁵

Mais ce geste de "décrochage", "d'arrachement", ce "recul néantisant" que Sartre considère comme un acte libre, n'est pour Descartes, affirme Ricœur, qu'une "liberté d'indifférence", "le plus bas degré de la liberté."⁵⁶ Cette même liberté néantisante se retrouve à la racine du suicide comme manifestation de l'indisponibilité limite de la conscience narcissique qui, paradoxalement, transforme l'amour de soi en désir d'anéantissement. La liberté de se suicider est, dans la pensée de Gabriel Marcel, "la somme de plusieurs actes néantisants: la liberté de désespérer, de se trahir, de ne point s'aimer, jusqu'à se suicider."⁵⁷

Elle va plus loin que le désir de faire disparaître son corps comme objet périssable, elle vise le tarissement de la source de l'être et c'est en ce sens qu'elle est l'une des manifestations du Mal radical. Gabriel Marcel pense que "la possibilité physique du suicide qui est inscrite dans notre nature d'être incarné n'est que l'expression sensible d'une autre possibilité bien plus profonde, bien plus cachée, celle de la négation spirituelle de soi ou, ce qui revient au même, d'une affirmation de soi impie et démoniaque qui équivaut à un refus radical de l'être."⁵⁸

Ennuyé du Monde et de lui-même, l'être mauriacien cherche dans la mort volontaire le vide du non-être. Il affiche une sorte d'impatience de se livrer à la mort, événement impalpable qui fait moins peur que le vide de la vie, lourd d'ennui. La vie l'effraie plus que la mort et c'est dans cette peur qu'il puise la force d'accomplir l'acte de sa néantisation. Renoncer de bon gré au vide accablant de la vie n'est pas pour Mauriac une forme de martyr mais le geste intempestif et brutal d'une conscience narcissique par lequel elle voudrait se détacher de toute immixtion étrangère venant de la part du Monde: "Peur de quoi? Angoisse de quoi? J'étais sûr qu'il fallait m'attendre au pire. Si ce pire advenait, eh bien, cette fois, je trouverais la force et les moyens pour passer de l'autre côté."⁵⁹

Les personnages de Green ont la même attitude ambivalente devant la mort. D'une part, remarque Oswald Muff, une peur latente sommeille dans chacun d'entre eux, "une peur qui à chaque moment peut tourner à l'angoisse."⁶⁰ La peur de la mort est partout présente. Mais aussi la peur de la vie: "Si je voulais résumer d'un seul mot le sujet de ce livre, je dirais peut-être que c'est l'angoisse, la double angoisse de ne pouvoir échapper ni à son destin particulier ni à la dure nécessité de la mort et de se trouver dans un univers incompréhensible."⁶¹

D'autre part, remarque toujours O. Muff, la mort exerce une espèce de fascination de sorte que les personnages éprouvent un "étrange désir" de la connaître, "de savoir ce que c'est que l'état inimaginable de non-être."⁶² Pour ces êtres désespérés devant le néant de la vie, le suicide est une fuite absurde vers cet autre néant qu'est la mort. Au lieu de faire un effort et jouir de leur liberté, ils cèdent

⁵³ G. Bernanos, *Nouvelle histoire de Mouchette*, op.cit., p. 1339

⁵⁴ F. Mauriac, *Nouvelles lettres d'une vie (1906 - 1970)*, Paris, Grasset, 1989, p. 102

⁵⁵ J.-P. Sartre, op.cit., p. 60

⁵⁶ Ricœur, *Histoire et vérité*, op.cit., p. 351

⁵⁷ R. Davignon, *Le mal chez Gabriel Marcel*, Montréal - Paris, Ed. Bellarmin - Ed. Du Cerf, 1985, p. 25

⁵⁸ Ibid., p. 45

⁵⁹ F. Mauriac, *Un adolescent d'autrefois*, op.cit., p. 795

⁶⁰ O. Muff, *La dialectique du désir et du néant dans l'œuvre de Julien Green*, Zürich, Imprimerie P.G. Keller, 1967, p. 73

⁶¹ Avant-Propos de « Si j'étais vous », cité par J. Brodin, *Julien Green*, Ed. Universitaires, Paris, 1957, p. 77

⁶² O. Muff, op.cit., p.75

à la tentation de la liberté suicidaire, conséquence du désespoir provoqué par l'ennui et la solitude :

*"... échapper à l'inexorable ennui qui forme le fond de toute vie humaine et dont les passions, les plaisirs les plus délicats, la souffrance même ne peuvent nous distraire qu'un instant..."*⁶³

Quant à Bernanos, le suicide transgresse le symbole de la maladie du temps tout comme celui de la liberté de désespérer. Il a une double dimension surnaturelle, comme le remarque Michel Estève. Dans *"Sous le Soleil de Satan"*, la tentation de la mort est le piège que le "père du mensonge" tend aux âmes en détresse. Dans *La nouvelle histoire de Mouchette*, au geste désespéré s'ajoute l'aspiration à l'espérance d'une autre vie. *"Le suicide de Mouchette, écrit Bernanos, ce n'est pas un suicide proprement dit ; à mes yeux, c'est la mort du taureau qui s'est bien battu et qui ne peut plus rien que tendre le cou."*⁶⁴

Où chercher la réponse pour sortir cette impasse ? L'angoisse devant la mort ouvre aux personnages qui peuplent les romans des trois écrivains la voie devant ce que Kierkegaard appelle **"l'attitude chrétienne"** qu'il oppose à l'**"attitude démoniaque"**. **"Comme acte d'intériorisation"**, remarque André Clair dans son livre sur Kierkegaard, **l'attitude chrétienne est la reprise de quelque chose qui ne vient pas de soi-même. C'est l'écoute d'un appel et la réponse à cet**

appel. (...) À la différence de la vie morale, qui se réalise en s'exprimant dans l'extériorité sociale, l'attitude chrétienne est d'abord la sortie de soi, l'acte de se dépouiller de soi-même."⁶⁵

La vraie issue de la solitude n'est pas le suicide mais l'ouverture à l'Autre, que cet Autre soit le prochain ou Dieu. L'exigence d'être, plus forte que cette tendance absurde inscrite dans le moi de se nier dans l'isolement ou dans le suicide, se manifeste, discrètement d'abord, dans la soif de l'Autre, désir de communication authentique par le truchement de la souffrance, de sa propre souffrance et de la souffrance pour l'Autre : *"J'en sais plus que vous maintenant, plus qu'aucun d'eux, j'ai trop souffert. Souffrir, voyez-vous, cela s'apprend. C'est d'abord comme un petit murmure au fond de soi, jour et nuit. Jour et nuit qu'on dorme ou qu'on veille, n'importe !... Maintenant je ne cherche plus à vous comprendre, je n'ai pas besoin : il me semble que toutes vos peines passent par moi."*⁶⁶

La réponse des trois écrivains à la question : **"Unde malum ?** est la même. Le Mal vient de l'homme tourné uniquement vers lui-même, de cette préoccupation exclusive de soi qui tôt ou tard rend la vie insupportable. Mais leur réponse ne s'arrête pas là. On pourrait dire, en empruntant la belle formule de Michel Suffran que leur œuvre est une "prière par l'écriture", une prière qui supplie que le Mal soit une provocation à la lumière, que la Grâce rende sensible au lecteur la Parole d'amour qui enveloppe les paroles du texte.

⁶³ Ibid., p. 80

⁶⁴ Lettre à André Rousseaux, cité par M. Estève, in *Bernanos*, op.cit., p.196

⁶⁵ André Clair, *Kierkegaard – Penser le singulier*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1993, p. 111

⁶⁶ G. Bernanos, *Monsieur Ouine*, op.cit., p.1384